

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
1961 Rue Sainte-Catherine, Montréal.
Téléphone Est 2840.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 753.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Chronique "A bâtons rompus" —
Notre numéro de Pâques — La fête des Rameaux — L'art et la mode — De fil en aiguille — Recettes — Sur l'Olympe, légende par Henryk Sienkiewicz — Notes de carnet — La guerre russo-japonaise — La Havane — Notes scientifiques — Page des jeunes — Un conte tragique — Je veux t'aimer, poésie par Marc Elder — Drôleries et rigolades.

FEUILLETON — Emma Beaumont, par F. Reepmaker.

MUSIQUE — Appassionato de A. Rubinstein — Roses et tulipes, idylle par A. Trojelli.

GRAVURES — Retour de la fête des Rameaux (frontispice) — Toilette de soirée — Rideaux et embrasses de rideaux — Le salon de peinture à Montréal (six vues différentes) — La torpille sur terre — Vues de la Havane — Une rivière de poissons — Un véhicule fantastique — Portrait de M. P. Auclair — Dessins comiques et originaux.

CHRONIQUE

A BATONS ROMPUS



PRES l'ouverture du Carême, qui a eu lieu dans toutes les églises avec beaucoup de solennité, nous voguons à pleines voiles vers le havre de salut : Pâques fleuries et rénovatrices !

En effet, dans presque toutes les églises catholiques, des prédicateurs de grand talent et de grande renommée font retentir la chaire de vérité de leur parole saintement éloquente et persuasive.

Aussi, y en a-t-il pour tous les goûts, surtout pour les besoins difficiles et tumultueux de l'heure, et chacun d'eux s'acquitte de sa tâche avec dévouement, sans jalouser son voisin.

Puisse leur exemple être imité par ceux qui se font une concurrence mesquine et déloyale, depuis le marchand de pain jusqu'aux fabricants de journaux, c'est-à-dire ne pas se jalouser, se déchirer, se dénigrer entre eux, et surtout donner à leurs clients de bonne et saine marchandise, de la manne intellectuelle, tout comme celle qui tombe de la chaire de vérité pour rafraîchir et reconforter nos âmes...

* * *

Ce saint temps du Carême me rappelle une histoire, un souvenir de quarante ans passés, dont j'ai connu l'auteur.

Il est de coutume en France, comme presque partout du reste, de lire le mandement de l'évêque au prône qui précède le premier dimanche du Carême.

Ces mandements, qui sont presque toujours des chefs-d'œuvre littéraires, précèdent la dispense de choses fort belles et admirables que, malheureusement, nos campagnards français ne

comprennent pas toujours. Ce qu'ils ont surtout hâte de savoir, c'est quand il sera permis de manger des oeufs, afin de les vendre un bon prix aux gens de la ville, ou quand il leur sera permis de manger une purée de pois à l'eau pure; et cela, tant pour faire des économies de graisse que pour sauver leur âme.

Donc, voici comment un bon vieux curé de campagne tourna la difficulté.

Etant monté en chaire, il dit ceci :

"Mes chers frères, j'ai reçu ici un petit mandement de Monseigneur l'évêque.

"Comme il y a là-dedans un petit brin de politique, que vous n'y comprenez rien, moi "itou", et Monseigneur... pas grand'chose, nous laisserons cette machine-là de côté..."

Et il passait à la dispense ou règlement du Carême.

C'est probablement l'un de ses auditeurs qui, ayant entendu un jour un célèbre prédicateur, disait :

"Oui, il a la langue bien pendue, il connaît bien son affaire, il parle bien des bras... mais, "bâtêche!" ça vaut pas l'curé de chez nous."

* * *

C'est donc en cette belle, pure et douce langue française, cette langue des cours et de la diplomatie, qu'on nous parle du Christ et de sa grande oeuvre. Qu'il fait donc bon l'entendre parler, cette langue, surtout quand elle tombe des lèvres de puristes comme ceux que la Providence nous a dévolus cette année.

Félicitons donc ceux qui l'aiment et la parlent, surtout dans notre cher Canada, qui conserve si précieusement les pieuses et saintes traditions de la France d'autrefois, tout comme la basilique de Saint-Denis conserve orgueilleusement la dépouille de ses rois.

Oui, applaudissons et félicitons surtout ceux qui, foulant aux pieds tout préjugé, se font l'honneur de la parler. Et ce de nombre, je citerai Sir William Mulock, ministre général des postes, qui vient de donner ce noble exemple à ses collègues d'Ottawa, car, dans un gouvernement mixte comme l'est le nôtre, il serait à désirer que tous les autres ministres, ainsi que toute la province d'Ontario, suivent cet exemple. Ceci est une leçon, une réponse et un soufflet à ce bipède Ontarien qui m'écrivait n'avoir pas, comme la province de Québec, le malheur de parler deux langues, d'être bilingue... Je répondis à ce bipède qu'il devrait être classé parmi les quadrupèdes... aux longues oreilles...

* * *

Le R. P. Lacombe, ce vaillant pionnier de la foi et de la civilisation dans le grand Nord-Ouest, était dernièrement de passage à Montréal. Lui aussi ensemence l'unique et bonne langue française, d'en haut et d'en bas, partout où il passe. Si je me permets de parler de ce vaillant soldat du Christ, de ce batailleur pour la bonne cause, c'est que, non seulement je l'ai vu à l'oeuvre, mais c'est que j'ai vu aussi le résultat de son travail de quarante ans de dévouement, de sacrifice et d'un labeur ardu.

C'était à Qu'Appelle, en 1886, quand il revenait de chercher Poundmaker de la prison de Winnipeg.

Me rappelant que beaucoup d'entre nous devions d'avoir eu la vie sauve, à Cut-Knife, le 2 mai 1885, grâce à la générosité humanitaire de ce sauvage de la forêt, je le priai d'en exprimer ma reconnaissance à Poundmaker... Et ce dernier me dit en baisant la main du prêtre : "Lui... lui... enseignez-moi."

Et nous bûmes un verre de cidre à la prospérité de ce grand Nord-Ouest, qui est ce qu'il est et qui le sera et le restera, grâce à ces Français du Christ.

* * *

Il est question que l'"Armée du Salut" doit faire venir une légion formidable de servantes au Canada. Pourquoi n'essaierait-on pas aussi de faire venir ici des servantes françaises, surtout celles de la Touraine, "ce jardin de la

France", dont le langage est le plus pur, le plus doux, le plus harmonieux.

Elles ne sont certainement pas maltraitées, là-bas, ces gracieuses petites bonnes, aux petits tablier et bonnet blancs, mais je crois qu'elles seraient encore mieux ici. Ce serait, je crois, pour beaucoup dans nos familles canadiennes, un excellent moyen pour faire apprendre à leurs enfants le doux langage et l'harmonieuse prononciation française.

* * *

Dans son sermon sur "La Transfiguration", l'abbé Vignot a dit qu'il pourrait bien se faire que saint Jean-Baptiste était... un Canadien.

—Ca te frappe! dit un Canadien à un Français qui était là.

Et le Français de répondre :

—Cela n'a rien d'étonnant, puisque Jésus-Christ était... Français!

GASTON P. LABAT.

Montréal, 21 mars 1905.

Notre Numéro de Pâques

Nous terminons en ce moment la collection des documents qui doivent servir à la confection de notre numéro de Pâques.

Ce numéro, qui sera l'avant-dernier du volume de l'année qui se termine pour l'"Album Universel" au 1er mai, aura comme ses devanciers un cachet artistique exceptionnel.

Nous ne dirons rien encore de la magnifique gravure qui fera l'ornement de la première page de ce numéro. Plusieurs artistes connus y ont collaboré et ont produit un résultat charmant et séduisant à la fois.

Une excursion en Terre-Sainte, la Pâque russe, une reproduction du célèbre tableau de la Cène, des poésies inédites, des illustrations et enluminures du plus vif éclat, voilà quelques-unes des surprises que nos lectrices trouveront dans ce numéro spécial, et cela sans compter la partie : mode et élégances, nouvelle et documentaire, qui constituera une lecture variée, attrayante et profitable pour tous.

Nous conseillons fortement à nos dépositaires de nous dire le nombre de copies supplémentaires qu'ils désirent de ce numéro, afin qu'ils ne soient pas pour la plupart pris au dépourvu au moment de la publication.

LA CAILLE

La moisson mûre au vent frissonne,
Les cailles sur l'herbe ont filé,
Et leur appel d'amour résonne
— Caille! caillette! — dans le blé.
Aux roses clartés de l'aurore
On l'entend monter au lointain,
Bref et sonore,
Et, le soir, on l'entend encore
Dans la paix du jour qui s'éteint.

Chez cette race de bohème,
Au gré du hasard on s'unit.
On se rencontre un soir, on s'aime.
— Caille! caillette! — Vite au nid!
Un trou dans la paille séchée,
Voilà le lit à ciel ouvert
De l'accouchée;
Les épis mûrs, à la nichée,
Donnent le vivre et le couvert.

Hors de la coquille natale,
Les cailleteaux s'en vont trottant;
Un fusil part... Ça, qu'on détale!
— Caille! caillette! — il n'est que temps.
Les chasseurs ont un coeur de roche
Et ne font pas grâce au trainard
Dont le pied cloche...

Gare au carnier, gare à la broche
Où l'on rôtit, bardé de lard!...

ANDRE THEURIET,
de l'Académie française.